

Georg Lukács

*Le fascisme allemand
et Hegel.*

1943

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács : *Der deutsche Faschismus und Hegel* (1943).

Il occupe les pages 29 à 49 du recueil : Georg Lukács, *Schicksalswende*, [Tournants du destin] Aufbau Verlag, Berlin, 1956. Cette édition se caractérise par une absence complète de notes et de références des passages cités. Toutes les notes sont donc du traducteur.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.

I

Au fond, le rapport des fascistes hitlériens à la philosophie de Hegel est tout à fait simple : ils la rejettent résolument. Alfred Rosenberg¹ voit dans la liaison entre Hegel et Marx une raison essentielle pour définir la philosophie hégélienne comme une orientation hostile au « national-socialisme » qui la combat radicalement. Ce n'est naturellement pas la seule raison de cette attitude hostile. Le rejet de Hegel se concentre chez les nazis, comme nous le montrerons plus tard en détail, sur la rationalité du monde, sur la théorie de l'évolution, mais surtout sur la théorie de l'État.

Ce rejet de la philosophie hégélienne s'étend, à quelques exceptions insignifiantes, à tout l'idéalisme classique allemand.

Alfred Baeumler,² qui a été nommé professeur de pédagogie politique à l'université de Berlin aussitôt après la prise du pouvoir par Hitler, exprime clairement ce programme dans son discours inaugural : « *la critique systématique de la tradition idéaliste fait partie de notre travail futur.* » Elle est, comme l'explique Baeumler, une polémique contre la conception du monde « périmé » du citoyen, contre le monde de la « sécurité » du dix-neuvième siècle, le libéralisme, etc. Dans son livre sur

¹ Alfred Rosenberg (1893-1946) Théoricien du parti nazi.

² Alfred Baeumler (1887-1968), philosophe ayant acquis une notoriété particulière à l'époque de national-socialisme, et étroitement lié au national-socialisme. Il s'est fait connaître en premier lieu par des études sur Kant, Nietzsche, et Spengler. Voir son travail *Kants Kritik der Urteilskraft* (1923) [La critique de la faculté de jugement de Kant], ainsi que ses *Studien zur deutschen Geistesgeschichte* (1937) [Études sur l'histoire intellectuelle allemande].

Nietzsche paru antérieurement, Baeumler explicite ce programme en détail. Il parle du combat du jeune Nietzsche contre D.F. Strauß³, qu'il conçoit comme un combat contre Hegel. « *Mais lorsque Nietzsche se moque de l'"apothéose" de l'État, il pense... avec un instinct sûr, à l'État total hégélien comme État de culture... C'est l'esprit de Weimar, matérialisé sous forme d'État, que Nietzsche combat. Hegel est le penseur du classicisme...* ». Au-delà, Hegel est, selon Baeumler, le fondateur idéologique du national-libéralisme, une « *synthèse des lumières et du romantisme* », qui a dominé intellectuellement la période bismarckienne et wilhelminienne, pour s'effondrer avec la guerre mondiale, pour entraîner cette crise dont le héraut prophétique a été Nietzsche, selon Baeumler, et que le « national-socialisme » est appelé à résoudre de manière positive.

Dans ce but, Baeumler mène une campagne systématique d'actualisation de toutes les manifestations réactionnaires du romantisme allemand, depuis le « père de la gymnastique » Jahn⁴ jusqu'à Görres⁵. Et de manière tout à fait conséquente, il pense qu'on ne peut pas faire de place dans l'histoire à ces personnages, « *sans détruire la*

³ David Friedrich Strauß (1808-1874), théologien, écrivain et philosophe allemand, auteur d'une *Vie de Jésus* qui montre un Jésus historique et non divin et considère les évangiles comme un récit inconscient des premières communautés chrétiennes. Ce livre peut être considéré comme le point de départ du mouvement des jeunes hégéliens car il se sert de la philosophie hégélienne de l'histoire pour attaquer le dogme chrétien.

⁴ Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852), éducateur allemand, promoteur avec son organisation "Turnverein" de la gymnastique et du nationalisme germanique.

⁵ Johann Joseph von Görres (1776-1848), écrivain allemand.

tradition du dix-neuvième siècle, celle de l'importance prépondérante du Weimar classiciste et de l'amitié entre Goethe et Schiller. Nous ne pouvons pas exprimer philosophiquement notre conception du monde sans maîtriser par la critique l'évolution intellectuelle qui mène de Kant à Nietzsche. On ne peut plus appréhender notre monde avec les formulations de Fichte et Hegel, quelle que soit la profondeur de la compréhension qu'on peut en avoir. Et pourtant, il n'y a rien de plus fréquent que d'assimiler par exemple l'univers intellectuel de Fichte et celui du national-socialisme. Cela ne changerait rien si le centaure Hegel prenait la place des centaures Fichte. Nous devons apprendre à regarder avec les yeux du vingtième siècle, telle est notre tâche. »

Voilà un projet de programme pour une réécriture de l'histoire de la philosophie du dix-neuvième siècle dans l'esprit du fascisme hitlérien. Ces indications programmatiques pour la philosophie officielle ont alors été suivies par différents ouvrages des philosophes nazis. Une des tentatives les plus importantes pour transformer dans cet esprit l'histoire de la philosophie récente, et par là-même en premier lieu de détrôner et de démasquer Hegel est le livre de Franz Boehm⁶ *Anti-cartésianisme*. Il est caractéristique qu'il porte en sous-titre « *La philosophie allemande en résistance* ». Il s'agit de montrer le combat entre la ligne « ouest-européenne » et la ligne allemande en philosophie. L'exposé historique n'y est, de manière avouée, qu'un prétexte pour l'objectif

⁶ Ce philosophe nazi ne doit pas être confondu avec des homonymes, parmi lesquels le juriste libéral, opposant au nazisme, promoteur de « *l'économie sociale de marché* ». Franz Böhm *Anticartesianismus Deutsche Philosophie in Widerstand*, Felix Meiner, Leipzig, 1938

politique pratique de l'auteur, la « *rupture avec l'esprit de système de l'occident* ». L'esprit qui est combattu ici, c'est la scientificité de la philosophie fondée par Descartes. « *Avec Descartes, à la place de l'homme occidental, assujetti à une unité d'enracinement national et de perspectives universelles, apparaît l'homme européen, la création d'une rationalité irréaliste et anhistorique.* » La position dominante de Descartes sur la philosophie du dix-huitième et du dix-neuvième siècle signifie selon Boehm « *la prédominance de la conscience scientifique sur toute intuition du réel, primitive et irréfléchi* ». Ainsi disparaît « *tout ce qui caractérise la réalité vécue.* » En soi, cette polémique contre Descartes n'est pas une découverte des nazis. Elle commence déjà chez le vieux Schelling et a été prolongée par Eduard von Hartmann⁷ et ses disciples. La nouveauté chez Boehm, c'est uniquement la base qu'il donne résolument à ce combat dans une philosophie de la vie, et en premier lieu le fait que ses flèches sont résolument dirigées contre Hegel. Boehm voit en Hegel le point culminant de tous les efforts dangereux du rationalisme mortifère, le point culminant d'une philosophie non-allemande. « *Hegel accomplit d'une manière indépassée la conscience de l'occident en matière d'histoire de la philosophie... C'est précisément par le tableau historique de Hegel que le cartésianisme a connu sa justification durable, après que le combat contre le cartésianisme eut été mené pendant des siècles par les meilleures forces de la philosophie allemande. De même qu'à l'inverse, les thèmes de*

⁷ Karl Robert Eduard von Hartmann, philosophe allemand (1842-1906). On lui doit de multiples ouvrages traitant de l'inconscient, de religion, de métaphysique et de spéculations rappelant celles de Schelling et de Schopenhauer.

l'histoire allemande des conceptions du monde ont été banalisés dans la philosophie occidentale par la conception universaliste de Hegel, et pour une part ensevelis pour un siècle. »

On voit là combien l'idée de Lagarde⁸ concernant le caractère non-allemand de la philosophie de Hegel a été énergiquement développée. Selon cette représentation, Hegel n'est pas seulement non-allemand, mais son influence est également définie comme un point d'inflexion néfaste et dangereux pour la pensée allemande, à travers lui, c'est la victoire temporaire de l'esprit hostile de l'occident. Exhumer la véritable conception du monde allemande n'a été pour les fascistes rendu possible que parce qu'ils rejettent radicalement la philosophie hégélienne, avec tous ses fondements et toutes ses conséquences, que parce qu'ils l'écartent totalement, avec la scientificité de la philosophie, avec l'idée de l'évolution dialectique de l'histoire.

Cette hostilité irréconciliable à l'égard de la scientificité de la philosophie, on peut sans doute la voir encore plus clairement dans ces passages polémiques où Boehm examine l'essence de ce qu'il entend par conception allemande du monde : *« L'insondable, ce n'est pas pour la pensée allemande la définition d'une limite, c'est au contraire une détermination totalement positive... (On voit comment la philosophie de l'existence à la Kierkegaard prend ici la place de l'agnosticisme kantien. G.L.) Il traverse toute notre réalité et la régit en gros et en détail... L'insondable comme trame indissoluble de*

⁸ Paul Anton Bötticher, dit Paul de Lagarde (1827-1891), orientaliste et théoricien politique allemand du mouvement *völkisch*, conservateur et antisémite.

notre réalité est dans sa nature inaccessible, mais pas totalement inconnu. Nous le connaissons, même si on ne peut pas le dire, il agit dans notre vie, il détermine nos résolutions, il dispose de nous.» Ce dévouement à l'insondable constitue la « profondeur » de la conception allemande du monde, en opposition à la philosophie platement rationaliste, scientifique dans la ligne de Descartes et Hegel. *« Ce qui est profond, on ne peut pas le dire, mais on peut le voir chez des hommes dans lesquels il est là. »*

L'initiateur proprement dit de ce courant de pensée dont Boehm a tiré les conséquences au plan de l'histoire de la philosophie ; c'est Ernst Krieck⁹. Hitler et Rosenberg ont déjà combattu toute scientificité, pour mettre à sa place le mythe. Pour cette question centrale de la conception du monde national-socialiste, Krieck veut trouver une base philosophique. Et là, il n'y va pas de main morte : à la place des sciences qui fondaient les philosophies jusqu'alors, de la logique et de la théorie de la connaissance, c'est une biologie, une anthropologie qu'il installe : *« L'anthropologie politique nationale raciste en voie de formation... prend la place de la "philosophie" morte entretemps. »*

Le fait de baser une construction de la conception du monde en termes de philosophie de la vie sur la biologie n'a en soi rien de nouveau dans la période impérialiste. Ce qui est nouveau, c'est le cynisme avec lequel Krieck rejette la science de la biologie elle-même, – au contraire de ses prédécesseurs, qui ont sans cesse tenté, par des réinterprétations, de conserver au moins un semblant de

⁹ Ernst Krieck (1882-1947), enseignant et écrivain allemand, idéologue nazi.

scientificité – et c’est aussi sa nouvelle conception du monde « basée sur la biologie », qui repose en réalité sur le néant d’intuitions suggérées par la philosophie de la vie. Il s’exprime très clairement sur ce « fondement » de la nouvelle conception du monde : « *"Conception biologique du monde" signifie cependant quelque chose d’essentiellement différent que de fonder la conception du monde sur la discipline scientifique "biologie" déjà existante. Le concept de "vie", au plan de la conception du monde, concerne la totalité, le concept de "vie" au sens de la discipline scientifique "biologie" est au mieux une participation à un ensemble, quand il n’est pas simplement dérivé d’un mécanisme universel.* » Krieck explique alors quelles sont les caractéristiques de cette nouvelle science fondamentale de la vie : « *On ne peut jamais "expliquer" la vie par un principe mécaniste, pas plus que la totalité ne peut l’être par sa partie. Mais l’engendrement, la naissance et la mort sont accessibles par le vécu : en tant qu’étapes du déroulement de sa propre vie et de la vie des autres, ils se trouvent être des objets du vécu, et sont donc accessibles par l’intuition. Et à partir du vécu, intuition et compréhension s’étendent en retour à l’universel.* » La « performance » philosophique de Krieck consiste donc tout simplement dans le fait qu’il promeut le comportement empirique de l’irrationalisme moderne, devenu trivial depuis longtemps, au rang de science biologique fondamentale, et qu’il fait par ailleurs, avec moins de gêne encore que ses prédécesseurs, passer ses « expériences vécues » pour des catégories de la réalité objective. Après avoir donc par cette voie, par la voie du « vécu comprenant » de l’engendrement, la naissance et la mort, appréhendé l’essence de l’univers, il

peut, à partir de là, déduire ce qu'il veut. Le moyen de la connaissance biologique est naturellement la vision, l'intuition... « *Le "sens" est toujours compréhensible, mais jamais explicable... Celui qui s'aventure à donner une réponse sur le "pourquoi" ou l'"à quoi bon", celui là fait semblant d'avoir siégé dans le conseil de la création* » (Ces derniers mots sont une allusion ironique à la préface de Hegel à la *Science de la Logique*. G.L.)¹⁰

La science biologique fondamentale de Krieck se différencie de la philosophie générale de la vie, non seulement par la plus grande effronterie avec laquelle elle tire des conclusions apodictiques de présuppositions inexistantes, mais aussi par le fait qu'à la place libérée par le prétendu anéantissement de l'entendement et de la raison, de la rationalité et de la science, ce n'est pas une image du monde expressément subjective qui apparaît, mais plutôt la propagande nazie transposée en termes philosophiques et transfigurée en conception du monde. On le voit principalement dans la manière dont il détermine le sujet de son intuition biologique. Selon lui, ce n'est pas l'égo individuel qui est le sujet connaissant, « *mais tout processus de connaissance est porté, – en tant que phénomène partiel du processus vital – à la fois par la structure sociale, nationale, raciale, historique, comme condition, comme élément déterminant du mode de connaissance et du produit de la connaissance, de la "vérité" en soi. C'est là que réside, à la base, la connaissance globale.* » Le critère de l'exactitude de l'intuition est donc pour Krieck l'accord avec le programme du parti national-socialiste, avec son

¹⁰ G.W.F. Hegel, *Science de la Logique*, traduction de S. Jankélévitch, Aubier, 1971, tome 1 page 24.

interprétation du moment donnée par le « Führer ». L'essence de l'intuition consiste en effet à projeter une image de l'être humain qui correspond aux exigences nationales racistes. *« C'est dans l'image que l'homme a de lui-même que s'accomplit la biologie universelle. Cette image s'inscrit dans une anthropologie politique nationale raciale. Cette anthropologie prend la place de la philosophie hors d'usage. »*

Cette nouvelle doctrine ne doit pas seulement remplacer la philosophie, mais aussi la religion. Dans *Mein Kampf*, Hitler parlait encore des religions avec diplomatie et retenue contrainte, et promettait démagogiquement une liberté générale de religion. Mais après la prise du pouvoir par Hitler, Krieck parle déjà beaucoup plus ouvertement de ce que la conception du monde national-socialiste doit prendre la place des vieilles religions. *« Dieu nous parle... directement dans le renouveau national »*. La base de cette révélation est évidemment la race. Mais même dans cette conception du monde prétendument basée sur la biologie, la race reste une simple formule démagogique. Krieck dit lui-même que la race n'est pas une chose, qu'elle n'a rien de matériel, *« mais qu'elle est loi d'orientation et de culture, entéléchie¹¹, principe formel. Le "sang" en est l'expression symbolique imagée. »*

Marquée par l'irrationnel, la philosophie de la vie, cette volatilisisation des concepts démagogiques fondamentaux de la propagande national-socialiste, de la race et du sang, qui, comme nous le voyons, n'ont déjà chez Krieck aucun

¹¹ *Entéléchie* : dans la philosophie aristotélicienne, se dit du principe actif qui fait passer une chose qui n'est encore qu'en puissance à l'état de réalisation, à l'état d'acte, ainsi que de cet état final lui-même.

contenu quelque peu tangible, sert précisément à décréter le programme « national-socialiste » comme contenu de la nouvelle science fondamentale de l'anthropologie : *« Tout peuple possède nécessairement comme épine dorsale une race dirigeante, dont la moelle vitale, l'orientation et la loi de vie est déterminante, prépondérante pour la totalité du peuple, son devenir et son chemin. »* Ce qui se passe là, c'est le « Führer » qui le décide : *« La personnalité du Führer, dont c'est la vocation, est la scène où se décide le destin de l'ensemble. »* Cette phraséologie de la nouvelle anthropologie, issue de la philosophie de la vie, n'avait donc pour seul objectif que de fournir une prétendue base philosophique au fait qu'en Allemagne, Hitler exerce une dictature illimitée et arbitraire sur l'ensemble de la vie du peuple allemand. Ces quelques extraits des gribouillis du principal « penseur » du troisième Reich ne méritent aucun commentaire. On voit bien pourquoi la dialectique scientifique de Hegel leur est devenue insupportable, pourquoi cette conception du monde y voit, – presque avec les mêmes mots que le vieux Friedrich Schlegel, devenu réactionnaire – un principe satanique, le principe du mal, de l'antiallemand, de l'antiracisme. Les néo-hégéliens ont fait tout leur possible pour affaiblir le caractère rationnel et progressiste de l'hégélianisme, pour adapter la philosophie hégélienne aux besoins réactionnaires de la période impérialiste. En vain. Pour le fascisme allemand, cette adaptation ne pouvait pas suffire. Comme l'a très bien dit Dimitrov en son temps, *« ce n'est pas la substitution ordinaire d'un gouvernement bourgeois à un autre, mais le remplacement d'une forme étatique de la domination de*

classe de la bourgeoisie... par une autre forme de cette domination, la dictature terroriste déclarée. »¹² Pour cette dictature, le fascisme hitlérien a besoin d'une atmosphère spirituelle dans laquelle, au plan théorique, toute sensibilité pour la science et le contrôle scientifique des faits et des lois qui les régissent se trouve anéanti, dans laquelle, au plan moral, toute trace de la haute conscience humaniste d'autrefois du peuple allemand est tombée dans l'oubli, dans laquelle l'arbitraire absolu de la bande d'aventuriers et de criminels emmenée par Hitler peut régner sans partage. Comme les plans de l'hitlérisme en matière de politique intérieure et extérieure ne pouvaient se réaliser que dans une telle atmosphère, il fallait obligatoirement que naisse aussi une philosophie correspondante, une philosophie qui ne pouvait pas, même en apparence, se concilier sur aucun point avec la philosophie hégélienne.

II

Le règne de la raison dans la philosophie hégélienne ne concerne pas seulement la corrélation logique des catégories, mais aussi, avant tout, la connaissance de l'évolution, de l'histoire. Le premier tiers du dix-neuvième siècle est la période où est apparu un historicisme du progrès. Nous ne parlons pas du tout des vues historiques profondes des grands utopistes, nous rappelons simplement Walter Scott, les historiens français de l'époque de la Restauration, Goethe et Hegel. En

¹² Nous restituons ici, ce que ne fait pas Lukács qui le cite approximativement, le texte exact de Dimitrov dans son rapport, présenté le 2 août 1935, au VII^e congrès mondial de l'Internationale Communiste. In Georges Dimitrov, *Œuvres choisies*, Éditions Sociales, Paris, 1952, page 40.

voyant dans l'être humain un animal évolué, Goethe est devenu l'un des précurseurs de la théorie de l'évolution. Dans sa théorie des couleurs¹³, il a esquissé un grand tableau de l'histoire universelle des sciences de la nature, et en annonçant au plan programmatique la nouvelle période de l'histoire universelle, il a fourni le point de départ à une approche historique universelle de tous les phénomènes esthétiques. L'historicisme de Hegel va encore plus loin. La philosophie de l'histoire ne constitue qu'une petite partie de sa conception historique ; l'esthétique, l'histoire de la philosophie, la philosophie de la religion, la phénoménologie illustrent également l'unité de l'évolution historique dans tous les domaines de la vie matérielle et intellectuelle. Elles montrent la cohérence, les lois, la rationalité, la connaissabilité de cette évolution historique.

Toutes ces idées ont été pour une part affaiblies et déformées, pour une part directement combattues par la philosophie réactionnaire depuis 1848, et tout particulièrement à l'ère impérialiste. À l'époque impérialiste, il apparaît un pseudo-historicisme réactionnaire dans le mélange d'un empirisme rampant et d'un mysticisme subjectiviste.

Bien que la conception du monde national-socialiste exploite tous les résultats de la destruction réactionnaire de l'historicisme, la destruction passée de l'historicisme authentique ne lui suffit pas. Les nazis considèrent cette question comme tellement essentielle que Rosenberg lui-même intervient sans cesse et proclame clairement le caractère inconciliable d'une conception de l'histoire

¹³ Johann Wolfgang von Goethe, *Traité des couleurs*, Triades, 2000

universelle, même si elle est, de façon réactionnaire, très affadie et la conception du monde du fascisme hitlérien : *« Nous croyons qu'il n'y a pas de véritable histoire universelle au sens de la science raciale et de la psychologie, ce qui veut dire qu'il n'y pas d'histoire selon laquelle tous les peuples et toutes les races seraient ensemble amenées à une fusion systématique unique. Selon laquelle il y faudrait qu'il y ait un projet de christianisation de toutes les races, à la suite de quoi tout cela servirait l'objectif de l'humanisation de la prétendue humanité. Nous croyons à l'inverse que l'histoire de chaque peuple représente pour lui-même une sphère vitale. »* Ou dans un autre passage : *« Nous croyons aujourd'hui qu'il n'existe pas du tout d'histoire universelle à proprement parler, mais seulement l'histoire de races et de peuples différents. »*

Cette conception est conditionnée par l'idée des fascistes de domination mondiale, impérialiste et barbare. Le vieux nationalisme allemand lui-aussi défendait l'idée que les allemands étaient le peuple élu, la nation destinée à la domination mondiale. Mais d'un côté, l'idée de domination mondiale évoluait dans le cadre de frontières politiques définies, c'était un plan d'un nouveau partage du monde, plus favorable aux impérialistes allemands ; elle n'était donc que l'idée d'une domination mondiale relative, et pas d'une domination absolue, comme celle des nazis. D'un autre côté, cette conception considérait certes le peuple allemand comme un peuple élu, mais pourtant comme un peuple parmi d'autres peuples. C'est pourquoi, au plan philosophique, cette vocation du peuple allemand apparaissait pour le vieux nationalisme comme une conséquence, comme le point culminant de sa

conception profondément réactionnaire de l'histoire universelle.

Mais pour le fascisme hitlérien, cette conception ne suffit pas, ni quantitativement, ni qualitativement. L'« ordre nouveau » hitlérien veut que l'Europe entière lui soit soumise inconditionnellement, (et grâce à elle le monde entier). Non seulement il veut placer les autres peuples dans une dépendance économique ou politique, mais il veut, soit les réduire complètement en esclavage, soit même les anéantir physiquement. Hitler lui-même mentionne ouvertement cette différence par rapport au vieux nationalisme. Il polémique contre ses visées d'assimilation, de germanisation de peuples parlant des langues étrangères. Les vieux nationalistes, selon Hitler, n'auraient jamais compris que la germanisation ne pouvait être entreprise que pour le sol, mais jamais pour les hommes. Les autres peuples sont donc pour les fascistes non pas des nations relativement subordonnées, que l'on peut soumettre ou assimiler, mais une « race inférieure » qui se différencie qualitativement de la race « nordique » ou « aryenne-germanique » appelée à dominer, et qui ne peut être comptée comme une race humaine que sous condition, car elle n'a absolument pas de droit à l'existence par rapport à la race supérieure.

C'est pourquoi il est simplement logique que Hitler ou Rosenberg placent toujours le mot *humanité* entre des guillemets ironiques, et rejettent ainsi absolument la conception d'une histoire universelle unitaire. Pour autant que l'histoire existe en général pour les fascistes hitlériens, elle n'est que le développement de la « race supérieure ». Tous les autres peuples ne sont que de l'argile dans la main du potier, ils sont considérés comme

des animaux de travail, ou se présentent tout au plus dans l'histoire comme ceux qui suscitent la décomposition de la race supérieure ; pour autant qu'ils aient éventuellement une histoire, une culture propre, cela ne concerne en rien les allemands et la conception nazie de l'histoire. Celle-ci ne s'intéresse le cas échéant qu'à l'influence raciale étrangère, hostile et dissolvante, qui doit être extirpée, éradiquée. Rosenberg dit ainsi : « *Car tout ce qui peut avoir pénétré l'âme des hommes germaniques en matière de représentations ou de valeurs romaines tardives, chrétiennes, égyptiennes, ou juives, l'a même par endroits pour ainsi dire anéantie : Si la représentation d'un être en lutte pour façonner son égo le plus intime présente une quelconque signification historique caractéristique, alors il nous faut justement séparer les valeurs germaniques de toutes les autres si nous ne voulons pas nous avilir nous-mêmes. Mais le plus honteux, c'est que, par suite d'une approche qui n'était que pan-chrétienne, puis d'une approche humaniste attardée, cette tâche de l'histoire a été toujours davantage reléguée au second plan, tandis que le dogme d'un prétendu développement de l'humanité prenait le devant de la scène.* » Rosenberg ne mentionne pas là le nom de Hegel, ses considérations dans ce passage sont dirigées contre la philosophie de l'histoire de Bachofen. Mais il est clair, ne serait-ce que par la tradition de Lagarde et Chamberlain, que la conception d'une histoire universelle unitaire humaniste qu'il critique est précisément la philosophie hégélienne de l'histoire.

C'est pourquoi il n'existe pas non plus pour les nationaux-socialistes de périodes universelles de l'histoire de l'humanité. Dans sa polémique contre Bachofen,

Rosenberg affirme avec force que les germains n'auraient jamais eu de période matriarcale. L'interprétation de *l'Orestie*¹⁴ par Bachofen serait de ce fait totalement fausse ; il ne s'agirait pas de la lutte entre deux périodes, celle du matriarcat et celle du patriarcat au sein d'un seul et même peuple, mais de la lutte des esprits de deux races, la race aryenne grecque, contre la race juive syrienne orientale. L'État germanique n'est pas, selon Rosenberg, issu du communisme primitif et du matriarcat, mais de « ligues masculines ».

Mais l'opposition à la conception classique progressiste de l'histoire à la Hegel va encore plus loin. On ne nie pas seulement l'idée d'une unité de l'évolution de l'humanité (ceci se produit déjà dans la théorie de la « sphère culturelle » de Spengler, qui, malgré toutes les oppositions, a profondément influencé la conception fasciste de l'histoire), mais également l'évolution elle-même. Spengler admet encore une croissance « naturelle » et un déclin au sein des sphères culturelles séparées, mais déjà, leurs évolutions ne présentent aucune corrélation entre elles. Les fascistes ne peuvent guère commencer avec cette conception unilatérale fataliste. Pour leur propagande pour la domination sans limite de la race aryenne germanique en politique intérieure et extérieure, ils ont besoin des deux : aussi bien d'un fatalisme sans limite que d'un volontarisme également sans limite.

¹⁴ *L'Orestie* : trilogie dramatique d'Eschyle. Elle est composée de trois tragédies centrées sur la geste des Atrides : *Agamemnon* (en grec Ἀγαμέμνων), *Les Choéphores* (Χοηφόρες) et *les Euménides* (Εὐμενίδες), in Eschyle, *Théâtre complet*, Traduction Émile Chambry, Garnier Flammarion, Paris 1964.

C'est avec un fatalisme sans limite que sont conçues les caractéristiques de la race. La race, le sang, etc. ont une stabilité fataliste, ils ne connaissent absolument aucune évolution. La race est là, éternelle et nécessaire, immuable ; seules ses incarnations peuvent changer, sans que cela change quelque chose de décisif à l'essence de la race. Rosenberg formule cette conception de la manière suivante : « *Le premier grand record mythique ne pourra plus, pour l'essentiel, être amélioré, mais simplement prendre d'autres formes. La valeur insufflée à un dieu ou à des héros est ce qui est éternel, en bien comme en mal..., une forme d'Odin est morte..., mais Odin comme reflet éternel des forces primitives de l'homme nordique vit encore comme il y a 5.000 ans... **Le dernier "savoir" possible d'une race est déjà inclus dans son premier mythe religieux.** Et la reconnaissance de ce fait est la dernière sagesse proprement dite des hommes. »*

Au sein de la race, il n'y a donc pas d'évolution historique. Dans un autre passage, Rosenberg formule ce dogme fondamental du national-socialisme avec une orientation encore plus marquée contre le concept hégélien d'évolution : « *La vie d'une race, d'un peuple n'est pas une philosophie qui se développe de manière logique, ce n'est pas non plus un processus qui se déroule selon les lois de la nature, mais la constitution d'une synthèse mystique, une activité spirituelle qui ne peut être expliquée par des raisonnements logiques, ni rendue compréhensible par l'exposé des causes et des effets.* » Il n'y a que des périodes de dégénérescence et de décomposition (en raison de mélanges raciaux) et des périodes de régénération, des périodes de rétablissement intégral des particularités originelles et immuables, grâce

à l'action de « Führers géniaux » dans lesquels s'incarne à merveille l'esprit originel propre de la race.

Avec cette dernière idée, nous sommes déjà arrivés au pôle diamétralement opposé, au volontarisme extrême, arbitraire. Alors que chez Hegel, l'« individu de l'histoire universelle » n'est que l'organe par lequel s'accomplit la nécessité historique, toute nécessité historique, économique et sociale se trouve, chez les « nationaux-socialistes », abolie par le Führer, il est donc un « Führer par vocation », il en appelle à cette entéléchie de la race, et c'est ainsi que, dans son œuvre de régénération, il peut faire ce qu'il veut. Et il résulte de l'essence de l'aventurisme national-socialiste, de l'essence de sa démagogie sociale, que toute sorte de nécessité économique, toute sorte de limitation économique de l'œuvre de régénération du « Führer » se trouvent tout particulièrement récusées, avec énergie. Rosenberg dit ainsi : « *Il n'est pas vrai que des sociétés par action, des cartels, "doivent" être réunies dans deux, trois villes, que de nouvelles usines "doivent" toujours être créées à Berlin, que seules l'offre et la demande "doivent" régir la vie.* »¹⁵ Et Hitler lui-même, immédiatement après la prise de pouvoir, s'est exprimé dans le même esprit au sujet de la crise économique : « *Quand d'un côté, il y a des millions d'hommes qui veulent travailler et que de l'autre, il y a des richesses minières et des possibilités de travail, un besoin criant de consommation et un besoin de production dans le peuple allemand, alors il serait triste si une volonté d'acier ne parvenait pas à s'imposer.* »

¹⁵ Alfred Rosenberg, *Le mythe du 20^e siècle*. Munich, 1930, page 519.

La prétendue philosophie scientifique des nazis n'a rien de plus à faire, que d'accomplir cette « conception nouvelle », cette coexistence brute et irréfléchie de fatalité anhistorique de la race et d'arbitraire sans limite du « Führer génial » dans tous les domaines de l'histoire. Elle prolonge ainsi, naturellement, les visées philosophiques réactionnaires de la période impérialiste en menant un combat ininterrompu et puissant contre la causalité dans l'histoire, contre la recherche des causes des événements historiques. La transformation de l'histoire en un mythe antihistorique irrationnel atteint là son point culminant après une préparation réactionnaire presque centenaire. Le résultat en est que toute recherche de causalité historique se trouve méprisée, comme platement rationaliste, libérale, comme non « adaptée »¹⁶. Baeumler développe cette idée comme suit : « *Le peuple au sens romantique est une unité tout autant naturelle que mystique. Cette mystique du "peuple"*¹⁷ *a souvent été reprochée au romantisme. Du point de vue de l'histoire de la philosophie, on voit pourtant que cette mystique ne dispense pas d'une base empirique, et contient la réponse à un vrai problème. Sur la question d'où vient l'humanité, la science n'a pas de réponse.* » La pseudo-philosophie fasciste de l'histoire a donc pour seule tâche de poser les mythes du passé comme identiques à l'actualité raciale et de décréter que dans les deux, les nécessités actuelles de la propagande de l'hitlérisme sont des phénomènes nécessaires de l'entéléchie raciale.

¹⁶ Le mot *arteigen* est l'un des nombreux termes allemands forgés par les nazis. La contrepartie est *artfremd* ou étranger au caractère racial. Le critérium de la science et de la vérité n'est plus l'exactitude ou l'erreur, mais *arteigen* ou *artfremd*.

¹⁷ *Volkstum*.

Pour réaliser l'anéantissement total de l'idée d'évolution, Krieck fait une critique de la théorie de l'évolution dans la nature organique, une critique du darwinisme. Ce qu'il dit n'est rien qu'une répétition fastidieuse du vieux combat réactionnaire obscurantiste contre Darwin. Il prétend qu'au dix-huitième et dix-neuvième siècle, par suite de la fausse philosophie rationaliste, on a « *transformé une coexistence existante d'espèces organiques... en un ordre chronologique de déroulement.* » Si l'homme devait être conçu comme le sommet de l'évolution animale, alors il s'agirait simplement là d'anthropomorphisme, et pas d'une constatation de faits objectifs. L'arbre généalogique darwinien des espèces proviendrait des « *besoins du système, et pas de l'expérience.* » Il va de soi que Krieck conteste tout autant la mutation que l'hérédité des caractères acquis. Tout cela ne dépasse jamais le niveau d'un bavardage obscurantiste connu depuis des décennies ; il fallait seulement le mentionner brièvement afin de montrer que l'idée d'évolution a également été détruite dans la prétendue philosophie national-socialiste en ce qui concerne la nature.

La sagesse ultime est dont l'éternité, la nature supra-historique de la race dont le destin s'incarne à un moment donné dans le « Führer par vocation ». Celui qui recherche des causes est un élément « inadapté »¹⁸ qui mérite le camp de concentration. Sur cette conséquence ultime, Krieck s'exprime, sur un ton de menace à peine voilé, à l'égard de ses « collègues savants » : « *Celui qui veut "inventer" des réponses, celui là, on ne peut*

¹⁸ *Artfremd.* Voir note 16

certainement pas l'aider, il sera écarté comme un fardeau inutile du cours fatal des choses et jeté sur le fumier. »

III

Nous avons vu, pour toutes les questions traitées jusqu'à présent, que les besoins de la politique de Hitler et de sa propagande avaient été les facteurs décisifs de la résolution de tous les problèmes philosophiques. Hitler lui-même s'est exprimé sur ces questions dans des conversations privées avec un cynisme difficile à surpasser. Il déclare ainsi dans une conversation avec Rauschning : *« La "nation" est une expression politique de la démocratie et du libéralisme. Nous devons nous débarrasser de cette conception fausse et mettre à sa place la conception de race, qui politiquement n'est pas encore usée... Je sais très bien... que d'un point de vue scientifique, il n'existe rien qui ressemble à la race... Moi, comme homme politique, j'ai besoin d'une conception qui permette d'anéantir les bases historiques existant jusqu'ici pour mettre à leur place un ordre totalement nouveau et antihistorique, et à lui donner une base intellectuelle. »*¹⁹ La tâche est la destruction des frontières nationales. *« Avec la conception de race, le national-socialisme peut mener sa révolution et bouleverser le monde. »* Et dans une autre conversation, il explique le sens précis, barbare et impérialiste, de cette proclamation cynique qu'il fait d'une théorie raciale à laquelle lui-même ne croit pas un seul instant :

¹⁹ Hermann Rauschning (1887-1982), essayiste homme politique allemand, membre du Parti nazi de 1926 à 1934, président du Sénat de Dantzig. Il devient un opposant au régime et publie, en 1939, un livre connu en France sous le titre *Hitler m'a dit*. Certains historiens ont depuis émis des doutes sur l'authenticité de ce témoignage.

« L'Allemagne telle qu'elle est aujourd'hui ne constitue pourtant pas une unité biologique. Il n'y aura une Allemagne que s'il y a, simultanément, une Europe. Sans domination sur l'Europe, nous échouons obligatoirement. » Cette remarque cynique n'est en aucune façon fortuite, ce n'est pas un lapsus de Hitler, mais la position commune de la couche dirigeante fasciste à l'égard de sa propre théorie, défendue avec passion et par la terreur. Rauschning raconte une conversation avec le chef de la Gestapo Himmler au sujet de l'interdiction des conférences d'un savant allemand à Dantzig sur la préhistoire. Himmler, qui a décrété cette interdiction expliquait à Rauschning ce qui suit : *« Nous nous fichons complètement de savoir si ceci ou cela est la vérité vraie de la préhistoire de la race germanique. La science passe d'une hypothèse à une autre, lesquelles changent tous les deux ans. S'il n'existe donc pas de base véritable, pourquoi le parti ne pourrait-il pas fixer, comme point de départ, une hypothèse particulière, même si elle contredit les conceptions scientifiques dominantes. La seule chose qui est importante, et c'est pour cela que ces gens (les professeurs, G.L.) sont payés par l'État, c'est d'avoir, sur l'histoire, des idées qui renforcent notre peuple dans sa fierté nationale nécessaire. »*

Ce cynisme sans limite explique l'indifférence de la propagande nazie sur les contradictions les plus criantes de ses conceptions. À la science et la philosophie « adaptées »²⁰, on fixe précisément la tâche de créer une atmosphère dans laquelle cette absurdité totalement contradictoire puisse être crue sans aller plus loin. En cas de besoin il y a naturellement, non seulement la menace

²⁰ *Arteigenen*. Voir note 16.

de la Gestapo, mais la Gestapo elle-même. La philosophie et la science ont pour tâche de faciliter « intellectuellement » le travail de la Gestapo, de le rendre dans certains cas superflu en réalisant la soumission, l'uniformisation, par des moyens de conviction pour ainsi dire scientifiques.

L'indifférence cynique pour la méthode ou le contenu véridique est cependant associé avec une grande détermination, certes aventuriste, quant aux objectifs sur les questions de pouvoir et les besoins de la propagande. Cette duplicité de la conception du monde national-socialiste se manifeste tout particulièrement sur la théorie de l'État.

En raison de l'importance centrale de la question de l'État, tant pour la propagande fasciste afin de mobiliser les masses que pour l'édification de l'État fasciste lui-même après la prise du pouvoir, il n'est pas étonnant que les lignes fondamentales de la théorie national-socialiste de l'État ait été exposées en détail par le « Führer » lui-même dans son ouvrage, canonique pour le mouvement, *Mein Kampf*. Nous allons voir que cette partie du programme nazi appartient au petit nombre des choses que Hitler a véritablement réalisées après la prise du pouvoir, sur lesquelles il n'a pas induit les masses en erreur par des mensonges flagrants, comme par exemple sur son programme économique. Naturellement, il y a là aussi une tromperie démagogique, mais dans le cas de la théorie de l'État, elle est beaucoup plus raffinée. L'État fasciste, tel que Hitler le revendiquait en programme dans *Mein Kampf*, n'est rien d'autre qu'une forme, avouée sans vergogne et arbitraire sans vergogne, de la dictature terroriste d'une bande de criminels, dictature qui a pour

contenu social la satisfaction de tous les vœux de la fraction la plus réactionnaire du capitalisme de monopole allemand.

La forme de cette dictature est donc le caractère illimité, le « bon plaisir du Führer » et du parti qu'il mène de manière dictatoriale, un caractère illimité et arbitraire qui était nécessaire au mouvement pour, d'une part, pouvoir régler leur compte de manière bestiale à tous les adversaires de leur système, pour établir dans une Allemagne ébranlée par des crises révolutionnaires la « tranquillité et l'ordre » d'un pénitencier, et de l'autre pour transformer l'Allemagne en un camp militaire et un arsenal pour la guerre, prévue depuis longtemps, pour asservir le monde entier. On voit donc le cynisme raffiné de Hitler dans le fait que dans sa propagande, ce caractère de l'État national-socialiste à venir se trouve tout à fait ouvertement exprimé comme programme ; à cette occasion, on fait très habilement appel à la déception et au désespoir des larges masses, et on représente la dictature cruelle et arbitraire comme une libération, comme une révolution, comme la création d'un État dans lequel l'aliénation par rapport à l'État vivement ressentie par les masses se trouve abolie. Comme partout dans la propagande fasciste nazie, Hitler fait appel à la déception et au désespoir des larges masses, et en particulier des petits bourgeois de la ville et de la campagne. Déjà, l'État wilhelminien s'était très largement éloigné de la vie des masses et c'est pourquoi il avait fait l'objet, sans résistance, d'une telle désaffection après la défaite de la première guerre mondiale. La République de Weimar à laquelle s'attachaient dans les premières années les espoirs des larges masses a déçu les masses dans une

mesure croissante, et aggravé toujours davantage leur situation économique et sociale. Entre le peuple et l'État, il s'est ouvert dans la conscience des masses un large abîme.

C'est de cette situation que partent les développements de Hitler dans *Mein Kampf*. C'est pourquoi ils ont cette tonalité séditeuse, excitant à la rébellion. Ils sont avant tout dirigés contre la surestimation de l'importance de l'État, contre l'absolutisme de l'État. (Rappelons-nous les développements de Rosenberg évoqués au début, dans lesquels cette pensée est exprimée en polémique ouverte contre Hegel ; au-delà, rappelons-nous la conception de Baeumler, qui voit en Hegel le philosophe du national-libéralisme, c'est-à-dire de l'État de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.) Dans les explications démagogiques de Hitler, le combat contre l'absolutisme de l'État met en place le peuple, dont les véritables intérêts, « éternels », sont plus élevés que ceux de l'État. Quand ces intérêts entrent en contradiction avec l'État, Hitler proclame le droit et le devoir de faire la révolution. *« L'autorité de l'État ne peut être un but en soi-même, car, dans ce cas, toute tyrannie serait inviolable et sacrée. Quand un gouvernement conduit un peuple à sa ruine par tous les moyens, la rébellion de chaque membre de ce peuple devient non pas un droit, mais un devoir... Mais, en général, on ne doit pas oublier que le but suprême de l'existence des hommes n'est pas la conservation d'un État : c'est la conservation de leur race... Le droit des hommes prime le droit de l'État. »*²¹

²¹ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Zentralverlag der NSDAP, Munich, 1942, pages 104-105

On voit avec quelle habileté raffinée Hitler en appelait aux instincts révolutionnaires peu clairs alors existants chez les masses, comment il leur décrivait un État qui, prétendait-il, ne trônait pas au dessus du peuple et de ses intérêts, mais devait en être l'expression et l'organe même. La démagogie sociale de Hitler a également proclamé un « socialisme allemand ». Mais habilement, Hitler démarque en même temps son État de ses promesses économiques. Pour une part pour ne pas devoir définir trop concrètement ces promesses démagogiques, pour une part encore une fois pour faire appel aux instincts rebelles de masses arriérées. Car dans de larges cercles de masses effarouchées par la crise, la fureur contre le système capitaliste n'était pas liée au désir clair d'un autre système économique, au désir du socialisme ; ce qui la saisissait, c'était une aspiration confuse à une situation sans ces contraintes économiques ; chez les idéologues de ces états d'esprit, cela se manifeste comme l'aspiration à une société sans économie. C'est pourquoi Hitler peut donc formuler son idéal d'État de la manière suivante, et être ainsi assuré que de larges masses de la petite bourgeoisie le rejoindront : *« Mais l'État n'a rien à faire avec une conception économique ou un développement économique déterminé ! Il n'est pas la réunion de parties contractantes économiques dans un territoire précis et délimité, ayant pour but l'exécution de tâches économiques ; il est l'organisation d'une communauté d'êtres vivants, pareils les uns aux autres au point de vue physique et moral, constituée pour mieux assurer leur descendance, et atteindre le but assigné à leur race par la Providence. »*²² C'est donc la

²² Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Zentralverlag der NSDAP, Munich, 1942,

préservation de la race qui est le véritable but de l'État. L'État lui-même et à plus forte raison l'économie ne sont que des organes et des moyens pour réaliser cet objectif.

À partir de là, Hitler délimite alors sa théorie de l'État de celle des autres. Il rejette aussi bien les conceptions qui voient dans le bien-être de ses sujets l'objectif de l'État que celles qui proclament la souveraineté de l'« État puissant » normal, chez qui il voit même un chemin qui mènerait, prétend-il, au marxisme. L'État est donc quelque chose de relatif, soumis à la nation, aux intérêts de la race ; ce n'est que dans ce cas qu'il a de la valeur, qu'il est utile, en soi, il n'est rien.

On le voit : quand les plus larges masses se sentent étrangères à l'État existant, la démagogie sociale du fascisme hitlérien offre, même dans sa théorie de l'État, toute une série de points d'accroche. Et la déception des masses en Allemagne au sujet de la démocratie de Weimar était si grande, leur expérience et leur éducation démocratique si restreinte, que ces perspectives clairement et cyniquement exprimées par Hitler n'ont pas pu empêcher la démagogie d'être efficace.

Si nous nous tournons maintenant vers quelques conséquences fondamentales de la conception hitlérienne de l'État, nous voyons que le premier principe en est la négation de l'égalité juridique. Hitler proclame déjà dans *Mein Kampf* que dans l'État national-socialiste, il doit y avoir une différence entre les citoyens et les simples ressortissants (dépourvus de droits)²³. En 1932, au sujet

pages 164-165

²³ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Zentralverlag der NSDAP, Munich, 1942, pages 488.

du procès de Potempa avec la condamnation à mort de quelques meurtriers bestiaux issus du mouvement nazi²⁴, Rosenberg formulait la différence fondamentale entre la conception fasciste du droit et celle qui prévalait jusqu'alors : « *cela manifeste la différence abyssale qui sépare pour toujours notre pensée, notre sentiment du droit, du libéralisme et de la réaction. Pour le droit qui prévaut aujourd'hui, et qui recouvre tous les sains instincts de conservation du peuple, le principe déterminant est qu'un homme égale un homme, obligatoirement.* » (Souligné par nous, G.L.) Après la prise du pouvoir, le secrétaire d'État à la justice du Reich Stuckart²⁵ formule ce principe comme suit : « *Le national-socialisme représente un tournant par rapport au principe libéral d'égalité de tous ceux qui ont un visage humain.* »

En réalité, ce n'est évidemment pas seulement une rupture par rapport au seul libéralisme, mais aussi avec tous les principes du progrès et de la civilisation que les peuples européens ont conquis progressivement depuis la fin du Moyen-âge dans de rudes luttes de classes. L'égalité juridique formelle dans la société capitaliste peut bien être problématique, elle est pourtant une des conquêtes les plus importantes des révolutions

²⁴ Procès des cinq nazis (membres en uniforme des SA) du village de Potempa, en Haute-Silésie, qui, dans la nuit du 9 au 10 août 1932, s'étaient introduits au domicile d'un ouvrier syndicaliste, Konrad Piecuch et, en son absence, avaient battu à mort la mère de celui-ci.

²⁵ Wilhelm Stuckart (1902-1953), officiel du Parti nazi ; juriste, il fut secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur allemand. Participant à la conférence de Wannsee, il aurait formulé quelques objections juridiques à la mise en œuvre de la « solution finale » du problème juif.

bourgeoises, un pas en avant essentiel par rapport à la société médiévale, divisée en ordres. Le fascisme allemand exploite le mécontentement des masses au sujet de l'égalité juridique matérielle, au sujet du caractère de classe du droit bourgeois qui est nécessairement relié à l'égalité juridique formelle, afin de faire marcher en arrière l'évolution survenue jusque là. Non seulement il se pose là en ennemi du libéralisme, mais aussi du progrès juridique des derniers siècles en général.

La philosophie du droit de Hegel n'est en aucune façon bien disposée à l'égard du libéralisme ; pourtant, comme condensé idéal de la société bourgeoise telle qu'elle est sortie de la Révolution française, elle s'en tient inébranlablement au principe de l'égalité juridique. Hegel dit : « *L'homme vaut ainsi parce qu'il est un homme, non parce qu'il est juif, catholique, protestant, allemand ou italien, etc. Cette prise de conscience de la valeur de la pensée universelle est d'une importance infinie.* »²⁶

Il n'y a pas de passerelle entre ces principes et Hitler et Rosenberg. Et les idéologues nationaux-socialistes ressentent ce caractère irréconciliable bien plus clairement que les néo-hégéliens, qui s'en tiennent à Hegel, mais veulent pourtant s'acoquiner avec le nouveau régime. Même la réception temporaire de Hegel par le fascisme italien ne change rien à cet état de fait. En secret, les hitlériens n'ont jamais reconnu les fascistes italiens comme étant vraiment leurs égaux, ni comme vraiment compétents. Hitler s'exprime ouvertement sur ce sujet dans une conversation avec Rauschning : « *Pas plus qu'on ne pourra jamais faire du peuple italien une nation*

²⁶ G.W.F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 209. Traduction André Kaan, Gallimard, idées, Paris 1972, page 236.

*guerrière, pas plus le fascisme n'a compris quel est l'enjeu de la lutte colossale qui va s'engager. Nous pourrions sans doute nous allier temporairement avec l'Italie, mais au fond, il n'y a que nous, les nationaux-socialistes et nous seuls, qui ayons pénétré le secret des révolutions gigantesques qui s'annoncent. Et c'est pourquoi nous sommes le seul peuple choisi par la Providence pour donner sa marque au siècle à venir. »*²⁷

Même Krieck se sent obligé de critiquer, à l'occasion, directement, de manière irrévérencieuse, la conception fasciste italienne de la « constitution du peuple en État ».

La base de l'inégalité codifiée par les nationaux-socialistes est évidemment la théorie des races. Krieck expose ainsi ses principes, en s'appuyant partout presque mot à mot sur Hitler : « *Jamais un peuple ne s'identifie à une race* ». C'est pourquoi il faut que « *la race nordique, dominante et déterminante, soit sélectionnée et élevée de sorte qu'elle devienne la colonne dorsale de toute la communauté nationale* ». Elle a pour « *objectif l'élevage, l'éducation et la formation de tous les compatriotes* ». Les individus de race pure « *constitueront une élite, politiquement dirigeante et vecteur de l'État* ». Il est donc caractéristique de l'arbitraire barbare de la dictature hitlérienne, qu'il n'existe pas de principe objectif et compréhensible pour cette sélection, qu'il dépende exclusivement du « Führer », de l'« élite raciale », de déterminer qui fait partie de cette couche dominante racialement pure. Rappelons-nous que Krieck, dans son *Anthropologie*, définit la race, le sang, etc. de manière purement arbitraire et subjective. C'est là que le sens et le

²⁷ Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Hachette littérature, Pluriel 2005.

but de cette philosophie de la vie nébuleuse deviennent compréhensibles. C'est donc de façon tout à fait conséquente que Krieck conclut comme suit ses développements cités ci-dessus : « *la race se jauge à la qualité et au degré de performance de la communauté raciale-nationale.* » Et en complet accord avec cette codification d'un arbitraire illimité, Stuckart parle d'accorder la nationalité à tout un chacun « *après un examen individuel pour déterminer s'il en est digne* », mais « *qu'il n'est pas expressément dit dans les lois qui doit être considéré comme ressortissant par le sang* ». L'arbitraire qui livre tous les hommes à la couche dirigeante est donc un principe du « droit nouveau », ce qui veut dire de cette domination arbitraire qui n'accorde de privilèges qu'à ceux qui sont à considérer comme des outils dénués de volontés, même pour les criminels les plus barbares du régime.

Comme nous l'avons vu, voilà ce qui fonde et représente la rupture avec l'idéologie libérale. La démagogie nazie se raccroche ici encore au fait que les masses sont mécontentes de l'État de classe de la bourgeoisie, et oppose démagogiquement un droit matériel au droit formel. Roland Freisler, le meurtrier en chef de la « cour de justice populaire » nazie²⁸, définit la rupture avec la « neutralité » et l'« objectivité » de l'État précédent comme l'essence de l'État national-socialiste. L'État, explique-t-il, « *devient consciemment le soldat de la conception national-socialiste du monde dans le peuple allemand... Le point de départ et l'objectif de toute action*

²⁸ Roland Freisler (1893-1945), juriste allemand. Il accéda en août 1942 à la présidence du *Volksgerichtshof*, la plus haute cour de l'État national-socialiste pour les affaires pénales politiques.

n'est pas l'individu, mais le peuple dans les succès éternels de sa race. » À partir de ces principes, on oppose au droit formel de la société bourgeoise le principe du « droit matériel » et de l'« injustice matérielle ». « *Le nouveau Reich* », dit Stuckart, « *n'est plus un État de droit..., mais c'est l'État issu de la conception du monde, et reposant sur la civilisation allemande.* » Stuckart explique donc au moyen de l'évolution du droit dans l'État hitlérien que toutes les anciennes catégories juridiques, parmi lesquelles la constitution elle-même, sont devenues sans objet. « *Le concept formel de constitution a... perdu sa signification pour le Reich allemand.* »

À nouveau, le fascisme se raccroche au fait que les masses sont mécontentes des limites de classe du droit formel pour renverser alors tous les concepts juridiques, avec pour objectif un régime de tyrannie sans limites. Il faut à nouveau donc là souligner énergiquement que c'est précisément le caractère formel du droit qui garantit une certaine protection contre l'arbitraire de l'autorité. C'est pourquoi l'imposition révolutionnaire du droit formel par les révolutions bourgeoises, en dépit de toutes les limites, a été un grand progrès par rapport à la période absolutiste. Hegel, dont la philosophie du droit est toute autre que formaliste, lui qui n'a reconnu le droit formel que comme premier phénomène de dépassement de la dialectique de l'évolution du droit et de l'évolution de l'État, s'en tient évidemment de manière inébranlable à l'importance de cet élément. Il parle de ce que beaucoup de gens ont une aversion pour le formalisme du droit : « *On peut donc avoir un dégoût de telles formalités..., mais l'essentiel de la forme, c'est que ce qui est droit en soi doit aussi être*

posé en tant que tel... Il faut donc écarter là ma subjectivité et celle de l'autre, et la volonté doit atteindre une sécurité, une fermeté et une objectivité qu'elle ne peut obtenir que par la forme. »²⁹ Nous voyons donc à nouveau l'opposition inconciliable entre la philosophie du droit de Hegel et l'arbitraire tyrannique de l'État hitlérien promu au rang de théorie.

En accord avec les principes que nous avons étudiés jusqu'à présent, le fascisme hitlérien ne connaît aucune garantie juridique pour l'individu. « *L'ordre populaire national-socialiste* », dit Stuckart, « *appréhende de manière globale l'existence terrestre de l'homme allemand.* » Cela veut dire : l'État est en droit d'intervenir à volonté dans l'ensemble des actes de vie des individus. Et il n'y a là, par principe, aucune protection pour les droits des individus, aucune garantie juridique. Ce serait encore du libéralisme. « *La conception libérale de l'État* », poursuit Stuckart, « *a placé l'individu et la société en opposition à l'État... en croyant qu'elle devait se préoccuper de libérer le citoyen des chaînes d'une violence étatique trop puissante, et protéger sa sphère de droit personnelle des atteintes de l'État.* » Cette conception du droit est renversée par le national-socialisme. « *L'individu est lié à son peuple par le destin* » ; cela signifie : « *il n'y a plus pour le national-socialisme de sphère personnelle isolée du monde, libre par rapport à la communauté, qu'il faudrait soigneusement protéger de toute intrusion de l'État.* » L'individu est donc complètement livré à toute atteinte de

²⁹ G.W.F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 217, complément.

l'État ; il n'existe aucune garantie pour la liberté individuelle, même pas pour la vie privée de l'individu.

Il y a donc l'apparence, que suscite la démagogie fasciste, selon laquelle, au contraire du système étatique précédent, le peuple se trouverait placé plus haut que l'État, ce dont quelques partisans naïfs des nazis ont tiré la conclusion prématurée que le peuple aurait dorénavant une influence plus grande et développerait une activité plus importante. Des hommes naïfs de ce genre ont fini sur l'échafaud ou dans les cachots de la Gestapo. La pratique hitlérienne de l'État est un arbitraire illimité, une tyrannie barbare à laquelle rien ne fait obstacle. Sa théorie de l'État s'efforce de présenter l'anéantissement réel de toute influence du peuple sur les décisions étatiques comme une forme nouvelle de la « démocratie germanique », comme une politisation générale du peuple.

Otto Dietrich³⁰, le chef du service de presse pour le Reich, donne une image claire de la manière dont cette « démocratie germanique », cette politisation du peuple a été souhaitée par les nazis. « *Le national-socialisme* », dit-il, « *n'attend pas de l'individu qu'il fasse de la politique. Cet art est réservé à quelques personnes dont c'est la vocation et la prédestination. Mais il attend de chaque individu dans le peuple allemand qu'il pense et ressente de manière politique.* » Cette pensée politique « *n'est pas compliquée, elle n'est pas embrouillée, elle ne pose pas de problème scientifique. Elle est simple, claire, et unitaire* ». Et Dietrich explique aussi pourquoi il en est ainsi. Parce que le « Führer » est l'« *exécutant de la volonté populaire* », mais non pas par le vote, mais par

³⁰ Docteur Otto Dietrich (1897-1952), chef du service de presse (*Reichspressechef*) du parti nazi, proche de Hitler.

suite de « *cette volonté immanente d'auto-approbation qui est viscéralement inhérente à chaque peuple* ». Ce n'est pas en vain que Baeumler et Krieck disent que chaque allemand véritable doit être un « soldat politique ». Cela ne concerne pas seulement la préparation générale à la guerre de tout le peuple allemand, cette « mobilisation totale » qui le prépare à l'assaut rapace sur toute l'Europe que Hitler a organisé depuis le jour de sa prise de pouvoir, mais cela concerne aussi le temps de paix, la relation de chaque allemand à l'État fasciste. Chaque allemand est un « soldat politique » : cela signifie, sur toutes les questions politiques, être au garde à vous devant ses supérieurs, devant les plus ou moins grands « Führers » locaux, et exécuter leurs ordres sans les contredire. Il prouve ainsi qu'il appartient à la race supérieure, il matérialise ainsi la « démocratie germanique », dont Hitler lui-même a exprimé ainsi le principe : « autorité vers le bas, responsabilité vers le haut. »

C'est ainsi que toute la puissance de l'État s'est trouvée entre les mains d'une bande de criminels, la prétendue nouvelle élite. Et au sein de cette élite règne encore désormais l'arbitraire illimité du « Führer ». La « révolution légale » national-socialiste a, dans tous les domaines du droit public et du droit privé, supprimé toutes les définitions et garanties juridiques. Il n'y a plus en Allemagne de corps de représentation délibératif, tout est déterminé par le pouvoir central que rien ne limite.

Il serait faux de comparer cette domination tyrannique arbitraire avec tout autre absolutisme antérieur, de comparer ce système arbitraire de castes, fait de despotes et de parias, avec des sociétés antérieures divisées en

ordres. Le Moyen-âge n'a certes pas connu d'égalité des droits, mais toujours est-il que dans chaque ordre, il existait certaines garanties juridiques, qui déterminaient les limites de l'oppression et de l'exploitation autorisée. Le fascisme hitlérien ne connaît pas de telles limites. De ce point de vue, il est quelque chose de vraiment nouveau : la barbarie de la période impérialiste en putréfaction avancée. Ernst Krieck, *l'enfant terrible*³¹ au plan théorique de la philosophie national-socialiste, ébruite ce secret d'école dans une forme parfois très ouverte. Il dit : « *À la place de l'"État" se dresse lentement une nouvelle réalité politique, mais dont la forme doit d'abord être devinée et pour laquelle il n'y a pas encore de nom.* » Et il exprime plus loin la nature de cette situation : « *Actuellement, c'est le mouvement qui est l'État proprement dit, parce qu'il est le vecteur du destin de la mission allemande dans l'histoire. Le contresens logique, le mouvement est l'État..., correspond totalement à la réalité actuelle : la réalité se trouve au-delà de toutes les lois de la prétendue logique.* »

Cette explication à cœur ouvert ne mérite aucun commentaire. On y voit très clairement pour quelle raison les fascistes ont besoin de leur irrationalisme extrême, précisément pour créer une atmosphère intellectuelle dans laquelle l'arbitraire barbare peut de façon crédible apparaître comme la forme nécessaire d'une nouvelle réalité « révolutionnaire ». Que les véritables manipulateurs ne croient pas eux-mêmes à leurs paroles, qu'ils rient sous cape, cyniquement, de leurs proclamations théoriques, n'est pas une contradiction,

³¹ En français dans le texte.

mais l'envers nécessaire d'une telle « philosophie ». De la même façon qu'il n'est pas contradictoire que le « courage » des idéologues nationaux-socialistes, avec lequel ils proclament le plus grand contresens irrationaliste comme une nouvelle sagesse, est lié à une servilité répugnante à l'égard à leurs supérieurs. Dans l'introduction au recueil dont nous avons tiré les explications de Stuckart, Freisler, Dietrich, il est écrit la chose suivante : « *toute décision véritable appartient au Führer* », et s'il décide autrement que ce qu'il est exposé dans ce recueil – officiel –, « *ce n'est pas que le national-socialisme ait changé sa conception sur le sujet donné, mais c'est que l'auteur s'est trompé sur la véritable position du national-socialisme sur ce problème particulier.* »

Il est clair que ce nouveau type d'homme, ce mélange répugnant de bourreau barbare et de laquais sans épine dorsale, ne peut rien avoir de commun avec la tradition de Goethe et de Hegel. La période classique de la littérature et de la philosophie allemande a été le point culminant de la pensée humaine, de la civilisation humaine. Pour l'essentiel, ce fut un reflet idéologique de la Révolution française, de ses préparatifs et de ses conséquences, un puissant organe intellectuel du progrès, qui est aussi, aujourd'hui encore, vivante et active – dans l'œuvre de Marx et Engels, de Lénine et Staline – au travers de la dialectique remise sur les pieds.

Comment le plus grand penseur de cette période, le plus grand praticien de la méthode dialectique avant Marx, Hegel, pourrait il en quoi que ce soit avoir quelque chose de commun avec ces cyniques escrocs ? La démagogie fasciste, l'art de la falsification fasciste ont certes réalisé

des performances non négligeables. Ils ont tenté sans cesse d'exploiter Goethe pour leurs objectifs. En vain naturellement. Mais il est glorieux pour la mémoire de Hegel qu'en dépit de toutes les tentatives de contorsion réactionnaires des néo-hégéliens, la raison et le progrès se manifestent avec si peu d'ambiguïté dans son système que son enseignement ait été insupportable pour les bandits hitlériens.



Tables des matières

I.....	3
II.....	13
III.....	23